

Le cocher obéit.

La voiture glissa sur le sable fin qui entourait un immense tapis vert coupé de larges corbeilles de fleurs, et passa devant une grande fabrique aux innombrables fenêtres sans persiennes, aux vitres luisantes, sur lesquelles les derniers rayons du soleil mettaient de grandes plaques rouges, tandis que sa longue cheminée noire, couronnée de sa hampe fumeuse, se dressait très haute dans l'azur profond d'un magnifique ciel de mai.

Devant le perron du petit hôtel situé à gauche, coquet et joli, enfoui ainsi qu'il l'était au milieu d'un jardin dont on voyait les grands platanes et les ormeaux aux feuilles plus tenue, la voiture s'arrêta.

Aussitôt la porte s'ouvrit et une adorable petite femme de chambre du même âge que sa maîtresse apparut au haut des marches.

Elle était brune, très vive, avec de jolis mouvements d'alouette prête à s'envoler.

Son petit menton à fossettes faisait paraître plus mutine et plus riieuse sa bouche rose ; et plus drôles ses yeux très noirs, et légèrement retroussés en arrière comme ceux des Chinoises.

Les brides d'un petit bonnet de mousseline coquettement posé sur des cheveux légèrement ébouriffés s'en allaient par derrière avec un petit air très crâne.

Elle se précipita vers la voiture.

—La, la ! fit-elle très empressée, prenez garde ! ne descendez pas trop vite. Dieu, s'il vous arrivait quelque chose !...

—N'aie pas peur, ma Suzanne, répondit Mme Chaniers touchée de toute cette sollicitude, je suis très solide, et il n'y a aucun danger.

—Et là-bas, au Bon-Marché, il ne vous est rien arrivé ?

—Que veux-tu qu'il m'arrive !

—Dame ! avec cette cohue.

—Puisque le médecin m'ordonne beaucoup d'exercice ! Et puis je voulais voir toutes ces jolies choses dont m'a parlé Mme Chalandon. Si tu voyais, Suzanne, comme c'est ravissant tout ce que je rapporte !

La jeune fille avait débarrassé la voiture, et Mme Chaniers ayant payé le cocher, elles rentrèrent toutes les deux dans la maison.

C'était coquet ; l'antichambre était encombrée de fleurs ; un épais tapis de moquette montait jusqu'en haut d'un escalier que l'on apercevait au fond, un peu à gauche ; partout l'on voyait des blancheurs de marbre, des éclats de cuivre poli, de grandes lueurs rouges et bleues qui tombaient de vitraux très fins.

Les deux jeunes femmes arrivèrent dans la chambre d'Adèle, et après que Suzanne eût déposé tous les cartons sur la commode, elle s'apprêta à dévêtir sa maîtresse.

—Laisse, dit Mme Chaniers. Donnez-moi seulement ma matinée de surah jaune, je me déshabillerai seule. Mais va dire à Georges que je suis rentrée, et que s'il peut venir quelques instants je lui en serai très reconnaissante.

Suzanne disparut.

Moins d'un quart d'heure après, un pas rapide retentit dans l'escalier, et deux petits coups discrets furent frappés à la porte.

—Tiens ! murmura Adèle, ce n'est pas Georges, car il ne frappe pas, lui.

Mais comme elle était vêtue, elle se retourna, et de sa jolie voix musicale, dit ce seul mot :

—Entrez.

Aussitôt, un jeune homme d'une trentaine d'années entra dans la petite pièce.

Il était brun, avec un visage un peu long, grave et mélancolique, mais qui à première vue inspirait une extraordinaire et irrésistible sympathie.

Des yeux brillants, très droits, éclairaient une physionomie ardente. Les cheveux très noirs coupés ras par derrière et sur les tempes se dressaient en boucles rebelles au-dessus d'un front très large, développé, un vrai front de penseur et de savant.

Une barbe brune, taillée en pointe, allongeait encore le visage pâle et mat.

—Pierre ! s'écria la jeune femme en se retournant.

Et aussi vite que lui permettait son lourd fardeau, elle alla tomber dans les bras de celui qui arrivait.

Le jeune homme la reçut avec une sorte de crainte respectueuse, un peu effarouché et couvrant de baisers les doux cheveux d'or fauve :

—Ma sœur chérie, murmura-t-il, comment vas-tu ?

—Très bien, très bien, je t'assure.

—Bien vrai ?

—Oui.

—Tu es un peu pâle.

—Ce n'est rien. Je suis allée en voiture au Bon-Marché et j'ai un peu mal dans le dos. Mais j'ai une faim canine, et après dîner il n'y paraîtra plus. Dînes-tu avec nous ?

—Non, je partirai même de bonne heure, car Robert m'attend pour le conduire ce soir même au Havre chez sa grand-mère.

—Ah ! Et resteras-tu longtemps absent ?

—Je vais tout simplement faire passer à mon fils ces deux jours de vacances au grand air, au bord de la mer ; ensuite donner un peu de joie à Mme de Lavarande qui depuis la mort de ma pauvre Berthe est bien seule et bien malheureuse.

Adèle eut une larme d'attendrissement dans les yeux.

—N'est-ce pas naturel ! Mme de Lavarande, veuve, s'était consacrée à sa fille. Celle-ci est morte à vingt ans en me donnant Robert. Sa mort m'a désespéré car je l'aimais profondément. Mais mon désespoir à moi, qui ai mon fils, mes affaires, mon usine à diriger, peut-il se comparer à celui de cette pauvre femme qui pleure dans une solitude éternelle, sa fille qui n'est plus ?

—C'est vrai. Mais dans son malheur, Mme de Lavarande est encore heureuse d'avoir un fils tel que toi.

Depuis un instant, Adèle regardait du côté de la porte.

—J'ai envoyé chercher Georges, dit-elle à son frère. Sais-tu pourquoi il ne monte pas ?

—Oui. Notre caissier, M. Simon, est parti il y a trois heures, subitement appelé par une dépêche auprès de sa mère très malade. Georges le remplace. Il fait la caisse et paye les ouvriers. Alors je suis venu à sa place. As-tu quelque chose de particulier à lui dire ?

—De particulier, non, et tu peux très bien faire ma commission. Voici ce que c'est : J'ai rencontré dans la rue Pauline Gages.

—La femme de notre ouvrier ?

—Oui. Elle est dans le même état que moi, fort souffrante en plus, car elle est malingre et chétive. Elle m'a priée de bien recommander à son mari de ne pas s'attarder avec les camarades au sortir de l'usine, car elle est plus fatiguée qu'à l'ordinaire.

—Bien, j'y veillerai. Ils demeurent bien tous les deux dans le pavillon qui est au bout de l'usine !

—Oui, précisément. Eugène Gages est d'autant plus facile à surveiller que son logement n'est pas à cinquante mètres d'ici.

—Comment va le ménage ?

—Pauline ne se plaint pas, au contraire. Elle dit que depuis quelque temps il paraît se corriger de ses noces et de ses bordées. Elle attribue cela à sa prochaine maternité. Et cependant elle a toujours sur son visage si sympathique l'expression douloureuse que tu lui connais.

—Quel dommage ! un garçon si intelligent, si adroit, si travailleur quand il veut !...

—Il faut t'occuper de lui, Pierre. Peut-être tes bons conseils le remettront-ils dans la bonne voie.

—C'est ce que je fais depuis longtemps. Sans moi, Georges l'aurait déjà renvoyé dix fois. Je m'interpose sans cesse. Il aime sa femme, il a des élans de repentir après ses frasques qui me font croire qu'une étincelle de bien et bon sentiments dort en lui. Or, tant qu'un être aussi intelligent que celui-là a encore un côté accessible, il ne faut pas l'abandonner.

—Comme je te reconnais bien là !... Va, mon Pierre, continue ton œuvre, elle nous portera bonheur. Moi, de mon côté, je veillerai sur Pauline ; je lui rendrai des forces et du courage. Quelle joie si nous faisons asseoir pour toujours le bonheur et l'aisance à ce petit foyer !... Et cela, en rendant cet homme, un ouvrier de conduite irréprochable !...

Elle était très émue.

Pierre également.

Il se leva, la pressa dans ses bras avec les mêmes précautions attendries qu'à l'arrivée et lui dit :

—Tu parles de ma bonté... Qu'est-elle à côté de la tienne ?

—Tais-toi ! lui répondit-elle en mettant sa petite main fine sur la bouche du jeune homme, si je veux quelque chose, c'est que tu m'aies faite à ton image, et que je suis plus encore ta fille, la fille de ta sollicitude, de ton affection et de tes soins, que ta sœur !

Pierre de Sauves, en effet, au début même de sa vie, alors que tout lui souriait, que l'existence paraissait n'avoir pour lui dans l'avenir que des enchantements et des joies, avait vu tout sombrer du jour au lendemain dans la plus effroyable des catastrophes.

M. de Sauves, l'un des agents de change les plus estimés de Paris, avait par un concours de circonstances où son honneur ne pouvait être soupçonné, tout perdu en quelques heures.

L'idée que sa femme, son fils qui venait de se marier, sa fille qu'il adorait allaient, du sommet où il les avait placés, tomber dans le gouffre noir de la misère et de la honte, lui donna un accès de folie durant lequel il se fit sauter la cervelle.

Pierre, instantanément, fut à la hauteur de la tâche qui lui incombait.

Il venait de se marier depuis quelques mois à peine avec Mlle Berthe de Lavarande, la fille très belle et très pauvre du général de Lavarande tué pendant la guerre de 1870.

Se dépouiller de tout le luxe qu'il tenait de la générosité de son père, afin de laisser sa mémoire intacte, fut pour Pierre une chose aussi naturelle que de respirer pour vivre...

Sa femme ne protesta pas, au contraire, elle l'encouragea, car c'était une vaillante.

Elle l'aida même à consoler Mme de Sauves, ce qui paraissait bien difficile, car la pauvre femme aimait comme un dieu celui qu'elle avait vu partir le matin de sa maison heureux, bon, confiant, et qu'on lui avait rapporté le soir, mort, sanglant, le front étoilé d'un trou noir.

Jamais fils plus tendre, frère aussi dévoué ne comprit ses devoirs comme Pierre les comprit alors.

Il n'avait pas vingt-quatre ans, et à l'âge où un jeune homme a encore un si grand besoin de direction et de protection, il se fit directeur et protecteur à son tour.

Il installa sa mère et sa sœur dans un tout petit appartement, dont le piano d'Adèle était le plus bel ornement, lui-même prit dans la même rue un logement plus modeste, et bravement il se mit en quête d'emploi qui lui permit de vivre et d'utiliser un brevet d'ingénieur gagné dans les premiers numéros de l'École centrale.

C'avait été dur, très dur !...

Mme de Sauves était courageuse, et elle eût pris son parti de la perte de sa fortune si son mari eût été là.

Mais il était parti !...

Ne plus le voir jamais !... Lui, l'adoration de sa vie entière !... Lui si bon, si honnête, si droit !...

Pierre avait beau passer auprès d'elle tous les instants que lui laissaient ses fonctions d'ingénieur à la gare de l'Est où les amis de son père avaient fini par le faire entrer. Berthe, en vain, ne quittait pas sa belle-mère et lui répétait sans cesse que l'ange qu'elle attendait ferait revivre le cher mort auprès de la pauvre veuve, qu'en passant ses pauvres doigts tremblants dans les blonds cheveux du petit, elle sentirait la blessure se cicatriser peu à peu ; que ce serait elle qui l'élèverait et qui serait sa vraie mère. Mme de Sauves souriait vaguement, mais sa douleur restait la même, et chaque jour sa douleur augmentait.

Et cependant !... Dieu sait si elle avait sujet d'espérer en l'avenir.

Jamais volonté semblable à celle de Pierre ne s'était vue unie à tant de douceur, tant de calme, tant de bonté.

Sa femme qui l'adorait était son reflet et ne sentait même pas les sacrifices qu'elle endurait à ses côtés, payée qu'elle était par un de ses regards ou une de ses caresses.